

La revanche de l'intériorité

Pierre Vadeboncoeur

Volume 27, Number 2 (158), April 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31263ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vadeboncoeur, P. (1985). La revanche de l'intériorité. *Liberté*, 27(2), 114–116.

PIERRE VADEBONCŒUR

LA REVANCHE DE L'INTÉRIORITÉ

Un de mes amis, qui s'y connaît, fait observer la perplexité d'un tas de gens savants devant l'art si uni de Gabrielle Roy. De loin en loin, dans la littérature, surgit quelqu'un d'*inactuel*, de sans âge précis. Nullement d'avant-garde, par conséquent. Il bâtit comme on faisait des maisons au Canada au XVIII^e siècle: par tradition, par métier éprouvé. Cette architecture était très souvent aimable, délicieuse parfois. C'était ainsi. Mais dans la littérature, chez les écrivains de talent, ce traditionalisme spontané est rare. Car la création véritable tend à tout transformer: l'univers représenté, certes, mais aussi les procédés, la phrase, le langage, les règles de l'art et même la syntaxe, de sorte qu'il en résulte une toute nouvelle chose, impossible à concevoir sans ces espèces de mutations, et la chose nouvelle tout simplement n'existerait pas si elles n'avaient pas eu lieu. Mettre Claudel ou Saint-John Perse en alexandrins, Péguy en prose classique, c'est comme imaginer Proust en raconteur d'histoires, Saint-Denys Garneau en écrivain de carrière, Pierre Perrault en poète de cénacle, Miron en styliste académique: impossible, car tout disparaîtrait.

Une œuvre ample, poétique, émouvante, indubitablement réelle, peut cependant sembler n'ébranler rien, déranger si peu de chose. Gabrielle Roy. Le *Journal* de Julien Green. Mais on remarquera ceci: si quelque chose se signale dans ces cas-là, c'est l'intériorité, élément prodigieux. Semble-t-il, celle-ci a peu

besoin d'autre chose. Elle touche directement à l'essentiel, quelquefois en effet sans appareil.

Et c'est ainsi que j'en arrive à Gilbert Choquette, à son dernier roman, *La Flamme et la forge*, choisi ici, bien que récent, pour cette chronique «inactuelle», à cause des raisons susdites évidemment. Lu avec sympathie par François Hébert, par Gabrielle Poulin. Regardé de haut, j'imagine, par pas mal de gens. Prix Esso néanmoins. Telles sont les données extérieures du cas.

Je l'ai lu avec besoin, avec hâte, avec désir; j'y retournais chaque soir comme à une source, comme à un bienfait. Ce profond sentiment à propos d'un livre m'advient rarement: une fois par année, peut-être deux? A peine. Je ne juge pas, je rapporte une expérience, une expérience exceptionnelle. Je n'affirme rien, j'affirme cela. J'ignore si ce roman est «réussi». Je sais une chose: pour moi, en tout cas, sans savoir s'il est «réussi» selon la Faculté, je sais qu'il l'est *selon moi*. Au-delà de ce que je puis espérer. Et par-delà défauts ou insuffisances, pâture de la critique.

Mais pourquoi ce sentiment très fort? C'est une autre question. Je pourrais difficilement y répondre, du moins sans d'assez longs développements, incertains par ailleurs. Les intellectuels, pour un certain nombre, cherchent trop souvent à avoir raison à leurs propres yeux. Ne se souciant pas assez d'être touchés, il arrive qu'ils ne le soient pas quand ils devraient l'être. Comme je n'avais pas de prévention, ni de fonction professionnelle, ni de comptes à rendre à des pairs, j'ai pu lire *La Flamme* et être rejoint. C'est tout.

Comment dire en deux phrases mes «raisons»? Comme suit, peut-être. S'il existait un prix de l'amour, dans l'institution littéraire, c'est à Choquette que je l'accorderais cette année. C'est en définitive par l'exposition admirable de l'amour qu'une littérature, par un certain côté, touche réellement à la grande littérature, y participe, en est parente, *est* cette grande littérature.

Il y a, dans ce roman, l'histoire, l'amour vécu et

raconté; mais il y a aussi l'observation de l'amour par l'auteur, notations précises, perspicaces, authentiques au point de donner du bonheur...

Ai-je raison? Comment savoir? J'adhère... Pas nécessaire d'en dire beaucoup plus. Ce petit article n'est qu'un témoignage. Je vous parle d'un événement personnel; donc, par définition, avec une autorité entière... Que prouve une expérience véritable? Eh bien voilà la question, n'est-ce pas?

Certes, le personnage principal, Stahlberg, crédible en tout le reste, ne l'est guère en tant qu'écrivain de génie, rôle qui néanmoins lui échoit. Maladresse assez sérieuse de l'auteur. Toutefois l'on finit par accepter sans problème ce personnage assez curieusement surfait.

Mais attention! Là où l'on croyait voir venir un pur roman d'introspection, un roman plus ou moins renfermé, on découvrira, surpris, surtout dans la seconde moitié, péripéties, rebondissements, drame, extériorité égale à l'intériorité qui fait le fond du livre. En un mot, amplement de quoi faire un film. Il y a là des choses qui arrivent, imprévues, fatales, inflexiblement. Vu cette extériorité, qu'on n'escomptait pas et qui est bien là pourtant, le difficile, pour un cinéaste, serait paradoxalement de sauvegarder l'autre aspect, celui qui chez Choquette est attendu, les pensées non exprimées des personnages, les ombres, la tension, l'incoercible, le secret.